

Paire de menottes

Par Louis Gilles Pairault, lauréat du concours de nouvelles 2011 « L'objet de toutes les convoitises », catégorie « adultes »

« Frédéric était remonté à l'étage. Fréd est le plus jeune frère de mon père. Les autres enfants jouaient dans le salon. Il devait croire que j'y étais aussi. Mais j'étais remontée dans ma chambre, pour y chercher une bande dessinée. Je m'ennuyais un peu, tu comprends, parce que les adultes parlaient entre eux, et nous les enfants n'arrivions pas à participer à la conversation. Et puis Jacques jouait de son côté à ses jeux idiots, et je n'avais pas envie de les partager ce soir-là. Je me souviens qu'il alignait les crayons sur la table avec application. J'avais commencé à lire un par un les albums de bande dessinée que Fréd entreposait dans son bureau, qui était la pièce qui nous servait de chambre, à Jacques et à moi, pendant la durée de notre séjour. Je n'avais pas allumé la lumière, parce que je commençais à connaître les albums qui étaient classés là. Accroupie devant les rayonnages, je caressais du doigt les Spirou en cherchant " Spirou à New-York " – ce serait le bon moment de le lire, avais-je décidé. J'entendais le ronronnement des voix par la cage d'escalier, mon père qui s'esclaffait, le rire aigu de ma belle-mère, la voix grave du beau-frère de Fréd qui parlait avec cet étrange accent québécois que mon père imitait plutôt bien.

La lueur du réverbère extérieur pénétrait dans la pièce, jetais sur le lit mal fait de mon petit frère un éclat bleu un peu inquiétant. J'avais du mal à déchiffrer les titres des albums. " J'aurais dû allumer, quelle gourde ". J'allais me relever, quand j'entendis Fréd gravir les marches, calmement. J'étais encore une enfant, tu sais, et tout est jeu pour une enfant. Je ne bougeai pas. Il pénétra dans sa chambre.

– Qu'est-ce que tu fais, Jeanne ?

Il avait épousé, deux ans auparavant, une jeune femme canadienne, qu'il avait rencontrée alors qu'elle faisait ses études en France. Une jolie fille à la peau laiteuse, à l'accent nasal, souriante et gaie, toujours les cheveux en désordre et de longues jupes amples et fripées que ma mère ne m'aurait sûrement pas laissé porter. Fréd devait en être tombé très amoureux, car il était parti s'installer avec elle au Canada – enfin, au Québec, précisait Jeanne avec un brin d'agacement. Il y avait trouvé un travail, et cet été là, c'était la première fois que mon père venait voir son frère, dans sa petite maison de bois de la banlieue de Montréal. Il avait obtenu de ma mère qu'elle nous laisse y aller avec lui, Jacques et moi. " Le Canada, ce n'est pas un pays dangereux, tout de même ! Et puis c'est leur oncle. "

C'était la fin de l'été, nous passions de longues journées à courir dans les parcs, à manger des morceaux de viande grillée et des gâteaux aux bleuets, à faire du vélo en levant le nez pour admirer les gratte-ciel. Le soir, nous guettions les écureuils qui se couraient après au fond du

jardin, et même les mouffettes qui s'y fauilaient – je ne pouvais croire que des animaux si jolis pussent sentir aussi mauvais que l'oncle Fréd le disait. Jeanne et lui s'efforçaient de nous recevoir du mieux qu'ils pouvaient, nous faisaient des gâteaux, invitaient des cousins et des amis, et mon père semblait ravi, nous laissait jouer en faisant du bruit et nous coucher tard.

– Je finis de m'habiller, Fréd. Laisse faire, je descends.

– Tu sais que tu es belle ?

– Merci, va. Mais laisse, ce n'est pas le moment, tu sais bien.

– Oui, oui, je sais. Mais laisse-moi juste te dire, Jeanne... Ce soir, je voudrais... S'il te plaît, je voudrais que tu m'attaches.

– Pourquoi pas ! Nous verrons. Embrasse-moi d'abord.

– Oui. Mais j'aimerais vraiment. Ce soir. J'ai envie que tu m'attaches.

Deux fois. Il l'avait répété deux fois. L'oncle Fréd avait demandé à sa femme de l'attacher. Je sentais mes joues rougir dans le noir. Je ne bougeais pas, accroupie, la main encore posée sur les tranches de ces BD. Je sentis la pointe de mes tétons se durcir, ce devait être la première fois. Les bandes dessinées étaient d'un coup reléguées pour toujours dans mon passé d'enfant. Une sorte de désir trouble m'envahissait. C'était donc bien une faveur que Fréd demandait à sa femme ? Mon oncle, que j'admirais et dont je regardais souvent avec tendresse le portrait dans le salon de chez mon père – un portrait de face, en gros plan, où il souriait avec confiance, la tête coiffée d'un bonnet bleu devant une forêt canadienne enneigée – oui, cet oncle d'Amérique, ce jeune frère entreprenant que mon père lui-même évoquait souvent comme un modèle à suivre pour Jacques et moi... Il trouvait du plaisir à être attaché par sa femme, suffisamment pour lui demander avec insistance. Obscurément, je sentais comme une connivence avec lui. Moi aussi, je m'en rendis compte subitement, j'avais envie de cela. Je ne savais pas pourquoi. Mais Fréd, lui, savait pourquoi. Il savait que c'était agréable. Il avait raison. J'étais comme lui ; moi aussi, je savais que c'était agréable.

La nuit même, et toutes les nuits suivantes, je guettais leurs mouvements. Je n'arrivais pas à dormir. Je me relevais plusieurs fois, j'allais aux toilettes, et à chaque fois, en passant devant leur porte, je ralentissais le pas, et je guettais les bruits, les murmures, les souffles. Quelquefois j'en entendais. Ils demeuraient intraduisibles, impossibles à interpréter, comme les phrases d'une langue étrangère inconnue. Pendant la journée, je cherchais des prétextes pour surprendre mon oncle. J'inventai des livres, que le soir, j'avais subitement à lui rendre ; je me chargeai de messages de mon père ; je venais dire bonsoir avec des manifestations d'affection. J'allais m'allonger, je dormais mal.

– Arrête de bouger, tu me réveilles, râlait mon frère.

Nous étions à deux jours du départ. Je me levai une nouvelle fois, au milieu de la nuit, la tête bourdonnante, le ventre serré. J'avançai, sur la pointe des pieds. Je vis la porte de la chambre de mon oncle entrouverte. Je m'arrêtai net. Je m'approchai, le souffle court, les yeux écarquillés. Je n'entendais rien. Je me composais le visage d'une enfant réveillée en sursaut par un cauchemar. La porte était à quelques centimètres. Une veilleuse était allumée. Un grand miroir sur les portes du placard me renvoyait la vue de toute la pièce. J'y vis Jeanne, allongée dans le lit, absorbée par la lecture d'un magazine. Par l'entrebâillement de la porte, je vis aussi mon oncle, entièrement nu, le sexe turgescent, agenouillé devant elle, tête baissée, les mains menottées au pied du lit.

C'était donc cela, ce plaisir que lui procurait le fait d'être attaché : un plaisir sexuel, ce grand mot dont je ne connaissais pas encore vraiment le sens.

– On se voit l'été prochain ?

En embrassant mon oncle pour lui dire au revoir, devant l'aéroport de Montréal, je repensai à son sexe juste en dessous de ma tête, et en sentant sa main sur mon épaule quand il m'embrassa, je repensai aux menottes de métal qui l'avaient enserrée et lui avait procuré un plaisir si intense.

Lorsque je ligotais Jacques, quand nous jouions aux gendarmes et aux voleurs – c'était sur mon idée – lui ne trouvait pas drôle que je quitte la pièce en le laissant les mains attachées au montant du lit, il trépignait, criait, et aucune bosse ne gonflait dans son pantalon.

– Mais es-tu folle ? gronda ma mère. Tu vois bien qu'il pleure. N'oublie pas qu'il n'a pas ton âge !

Elle avait raison. Huit ans, c'était trop jeune pour ce genre de jeu. Il fallait que j'essaie avec des gens de mon âge. Thomas, un cousin de quatorze ans, le fils du frère de ma mère, accepta le premier de m'attacher.

– Je ferai le cow-boy, faites les Indiens ! avais-je lancé.

– Et serre bien, avais-je ajouté à son attention. Que ce soit réaliste !

Il savait bien faire les nœuds. Il était scout marin, et manifestement il aimait nouer des cordes. Il les avait enroulées avec assurance autour de mes mains. « Il l'a sûrement déjà fait », pensais-je. J'avais les bras complètement liés au tilleul de chez mamie, l'écorce me rentrait même dans la chair. Thomas devait aimer ça, lui aussi. Il a fait danser les petits autour du tilleul, en chantant à tue-tête un chant fait d'onomatopées, qui devait évoquer un chant de guerre des Apaches, selon lui. Mais tout de même, il ne s'est pas rendu compte qu'avant d'être attachée, j'avais eu le temps d'enlever ma culotte. Le tronc du tilleul était froid contre mes fesses, je sentais le bois rugueux froter contre ma peau, la rougir – surtout lorsque je faisais semblant d'essayer de libérer pour les amuser.

– Maintenant, on va la laisser là, cette maudite *visage pâle*. Et tant pis s'il pleut pendant ce temps ! dit Thomas avec un sourire de satisfaction.

Tout à coup, il passa sa main sur la coupe blonde de ses cheveux en brosse, me fixa durement. Je tremblai en me disant que peut être il savait pour la culotte – qu'il allait revenir, tout seul, et soulever ma jupe. Il entraîna la bande de cousins rieurs prendre le goûter que mamie avait préparé. Je l'entendis dire que j'étais restée au jardin, et qu'il allait m'apporter ma part. J'avais le cœur battant, les cuisses tremblantes, mon ventre était noué d'une terreur délicate. J'étais affolée à l'idée que je serais à sa merci, qu'il allait soulever ma jupe. Et cette terreur même, me mettait dans un état d'excitation qui m'enivrait comme une drogue.

Thomas revint, avec les autres. Il m'apporta une part de gâteau aux pommes, s'amusa à me le donner à manger avant de me délier. Il riait de bon cœur, en passant et repassant ses mains musculeuses et brunes le long de mes hanches sans se rendre compte de rien.

Si tu crois qu'il est facile de trouver des garçons qui veulent bien t'attacher ! La plupart ne comprennent pas. Même au lycée, j'ai dû séduire mon professeur d'anglais pour arriver à trouver quelqu'un qui comprenait ce que je voulais. Il m'avait attaché les mains derrière le siège de sa voiture. Mais il n'avait pas voulu me faire l'amour, parce que j'étais encore mineure. Les garçons de mon âge, eux, voulaient bien coucher, mais ils ne voulaient pas jouer. Ils ne voulaient pas me faire plaisir. On aurait dit que mon désir leur faisait peur. Ils n'osaient pas serrer. Ils n'osaient pas frapper de toute leur force – c'était pourtant une toute petite cravache que j'avais à l'époque ! Ils disaient que j'étais folle.

L'oncle Fréd, quand je l'ai vu des années après lors d'un été en Auvergne, jouait avec le bébé qu'il avait eu au Québec, il mettait son doigt au creux de la main de l'enfant, et me disait :

– Tu as vu sa petite menotte ?

Et je rougissais, je rougissais, en me demandant comment il osait utiliser ce mot-là.

Tu penses que c'était facile, peut-être ? Comme je n'étais pas satisfaite, je restais des nuits sans parvenir à m'endormir, à côté de Patrick, qui ronflait en pensant m'avoir bien fait l'amour. Alors je m'inventais des épreuves avant de le retrouver. Je me déshabillais, je m'agenouillais en face de la porte, et je restais immobile chez moi, jusqu'à ce qu'il arrive. Je m'obligeais à mettre des vêtements trop petits, des pulls qui me serraient, des culottes une ou deux tailles trop petites qui me pénétraient les fesses. Je portais des pulls en laine rêche à même la chair pendant toute la journée, ou des jupes en matière synthétique qui irritaient la peau, la mouillaient de transpiration. Je m'achetais des soutiens-gorges à armatures, et je les choisissais pour qu'ils m'enfoncent leurs arêtes dans les seins. Après une journée passée ainsi, j'arrivais un peu mieux à avoir du plaisir. Mais c'était encore moi qui m'imposais ces contraintes. Alors j'ai acheté une paire de menottes, et je l'ai offerte à Patrick. Cet idiot a cru que je voulais l'attacher, il

a pris peur. Quand je lui ai dit que c'était pour qu'il s'en serve avec moi, il a poussé un soupir de soulagement, puis il a ri. Je l'ai quitté.

Heureusement, à Paris, on rencontre beaucoup de monde. J'ai cessé de chercher mes amants dans les cercles de mes amis. J'ai passé des annonces. Je ne sais pas si Fréd se fait encore attacher par Jeanne maintenant qu'ils ont des enfants. Je repense souvent à lui et je me dis qu'il avait raison – quand je caresse les marques rouges sur mes cuisses, quand j'ai le cœur qui s'affole de peur et d'excitation, quand je jouis à en hurler. Je repense souvent à leur maison de bois, à ce qui se passait derrière les rideaux blancs, lorsque la nuit était tombée sur cette rue calme et ombragée, où se garaient les Cadillac et les Chevrolet familiales.

Tu n'es pas le premier à répondre à mes annonces, tu sais. J'aime ton côté mauvais garçon. Ne me regarde pas comme cela, tu me donnes la chair de poule. Si tu savais comme j'ai envie que tu me fouettes. J'ai envie – et j'ai peur, je suis terrifiée, terrifiée, et mon cœur bat à tout rompre, et mon sang bat dans mes tempes, et c'est bon, c'est tellement bon. Avant, je voulais rencontrer le garçon au moins une fois dans un café avant qu'il ne m'attache. Puis j'ai découvert que lorsqu'il m'attache dès la première fois, quand il est encore complètement inconnu, c'est encore meilleur. Je ne peux plus m'en passer. Je ne sais pas ce qu'il va me faire, je ne sais pas ce que tu vas me faire, cette terreur c'est comme un vertige, c'est comme une drogue, j'y prends goût, je ne peux plus m'en passer. Oui, tu aimes mes menottes ? C'est la première paire que j'ai achetée, c'est ma préférée. Je la garde précieusement. Je l'avais choisie en pensant à celle que portait Fréd la nuit où je l'ai surpris. Elles sont en métal, impossibles à forcer. Parfois, si cela dure longtemps, j'ai les poignets endoloris pendant plusieurs jours. Et c'est comme si je continuais un peu à faire l'amour. Qu'est-ce que tu fais avec ça ? Tiens, ça, on ne me l'avait jamais fait. C'est douloureux. C'est bon. Fais attention, je vais avoir des marques. Est-ce que cela te plaît, au moins ? Il faut que cela te plaise, c'est pour ça que je mets des annonces, pour trouver des mecs qui aiment ça, qui ne le font pas seulement pour me faire plaisir. Oui, tu peux me parler comme ça si tu as envie. Attention, tu vas... Il faut me garder en état pour la suite, tout de même... Dis, tu m'entends ? Pourquoi tu ne réponds pas ? »